

L'aliment et la construction des personnages dans *Le rire de Laura et Divine* de Françoise Mallet-Joris

Food and Character Construction in *Le rire de Laura* and *Divine* by Françoise Mallet-Joris

RENATA BIZEK-TATARA

Unwersytet Marie Curie-Skłodowskiej, Lublin

In works such as *Le rire de Laura* (1985) and *Divine* (1991) by F. Mallet-Joris, food – as a literary theme – holds a very special place. Food and the way of consuming it are not mere “ornaments”, insignificant elements reduced to a mimetic function (what R. Barthes would call « effet de réel »); on the contrary, such elements fulfil important, even essential roles in the works of fiction we approach in this article: they do not only reflect the protagonists’ personalities, their desires and aspirations, but also give precious information on the protagonists relationships with the other characters, on their attitude to life, to the body and to earthly pleasures in general. In these two novels, feeding attitudes merge into philosophical attitudes and the mimetic function of food consumption gets eventually combined with the narrative function.

Keywords: *food; character; greediness; F. Mallet-Joris; asceticism; hedonism.*

Que la participation des peintres et des écrivains belges au culte de la table soit active est un fait indéniable. En témoigne parfaitement le numéro 23 de *Textyles* – revue des lettres belges de langue française – consacré au thème de la nourriture dans l’espace littéraire belge (Aron, 2003). Les études réunies révèlent nettement que le recours à l’alimentation n’y est point gratuit et ne peut pas être attribué au seul hasard : dans la littérature de Belgique, le thème du manger et du boire noue une relation étroite avec l’interrogation sur soi, alors sur l’identité (personnelle, sociale ou nationale) qui, pour les écrivains belges, a toujours été une question importante et problématique (Aron, 2003 : 7-9). Cela explique une pléthore de textes centrés sur l’alimentation – qu’elle soit excessive ou ascétique – dont ceux de C. Lemonnier, M. Gevers, J. Ray, R. Vivier, G. Simenon, J.-C. Pirotte, E. Savitzkaya, et, enfin, d’A. Nothomb constituent les exemples les plus probants.

Notre étude portera pourtant sur l’auteure que nous n’avons pas mentionnée dans cette pléiade d’écrivains épris d’alimentaire et que ledit dossier sur la nourriture n’a pas non plus évoquée, à savoir sur Françoise Mallet-Joris (née en 1930). Dans ses nombreux textes – fictionnels, biographiques et autobiographiques – qualifiés généralement de réalistes (Denis ; Klinkenberg, 2005 : 165), la romancière donne la part belle à la vie matérielle et elle réserve une place de choix à l’al-

imentation et à tout ce qui s’y associe. Plus évoquées que décrites, la nourriture et la prise de nourriture ne sont point un colifichet anodin, aléatoire et accidentel, mais une séquence dotée d’une fonction et d’une signification dans l’agencement de l’univers fictionnel conçu par l’auteure. Ces notations alimentaires – lapidaires mais très fréquentes¹ – servent à affilier le texte au réel, alors à créer, comme l’avait appelé R. Barthes, *l’effet de réel*². Pourtant, dans deux romans de F. Mallet-Joris, *Le rire de Laura* (1985) et *Divine* (1991)³, les propos sur l’aliment outrepassent d’une manière fulgurante leur fonction référentielle, telle que lui prescrit le récit réaliste (Sicotte, 1999), et entrent dans la mécanique de l’action de façon à interagir avec les personnages, à traduire leur personnalité, leur être-au-monde, à révéler leur rapport à eux-mêmes et aux autres ; bref, ils jouent un rôle à ne pas sous-estimer dans la construction des personnages. De la sorte, la nourriture et la manière de la consommer, savamment insérées par la romancière dans la *diégèse*, génèrent des liens féconds avec tout l’univers fictionnel, assurent la cohérence du discours narratif et sous-tendent l’idéologie des deux romans⁴. De toute évidence, la fonction mimétique de l’aliment s’y double d’une fonction narrative.

L’aliment et la construction des personnages

N’étant aucunement dupe des conceptions du personnage qui l’envisagent comme un être fictif « d’encre et de papier », voire un « vivant sans entrailles », selon l’expression de P. Valéry, nous devons pourtant constater que, dans *Le rire de Laura et Divine*, ces appellations s’appliquent mal aux protagonistes : ceux-ci sont dotés d’un corps qui a faim et soif, d’un corps goulu qui mange et boit à profusion. Théo Jacobi et Ludivine-Jeanne Grandier, telle Divine éponyme, sont de gros mangeurs insatiables, amants de la bonne cuisine et de fastueux repas lors desquels ils célèbrent, dans une euphorie pulsionnelle, la plénitude de l’existence. La *qualité* et la *quantité* de ce qu’ils mangent, ainsi que ce comment ils en consomment sont fort indiciaires, parce qu’ils mettent en lumière certains traits de leur caractère, leurs désirs et répulsions, leurs secrets penchants et, enfin, leur rapport au cosmos⁵.

Pour dégager les liens qui se tissent entre les personnages et la nourriture, c’est-à-dire le rôle de celle-ci dans la construction de leur *signifié*, fournissons quelques informations qui aboutissent à leur constitution physique, psychologique et sociale.

L’héroïne de *Divine*, Ludivine-Jeanne Grandier, est une grande gourmande, hyperphagique même, parce qu’elle mange compulsivement et décidément trop. Cette célibataire de trente-cinq ans, intelligente, enjouée et pourtant solitaire, enseigne les sciences naturelles dans un collège à Paris. Obèse, car pesant quatre-vingt-cinq kilos, elle est considérée par ses collègues comme « un

¹Les deux romans ne contiennent pas de descriptions longues et détaillées des scènes alimentaires, données en bloc : au contraire, toutes les mentions sur l’alimentation, quoique très fréquentes, sont concises et éparpillées au cours de la narration.

²Balzac, figure de proue du courant réaliste, prend lui-même parti pour « l’estomac de ses héros » et affirme la nécessité pour le roman réaliste d’aborder des choses terrestres : « Les auteurs s’inquiètent peu de l’estomac de leurs héros. C’est à mon avis ce qui discredite le plus ces ouvrages. Mange-t-on dans *René* ? Peignez donc l’époque et à chaque époque on a dîné ». H. de Balzac, *Falthurne*, cité par Marie-Christine Aubin (1992).

³Pour les deux ouvrages de Françoise Mallet-Joris, cités dans le texte de notre étude, nous allons utiliser les abréviations et sigles suivants, mis entre parenthèses avec l’indication de la page, et placés immédiatement après une citation ou une autre allusion : RL = *Le rire de Laura* (1985) ; D = *Divine* (1991).

⁴L’importance du thème du manger et du boire est signalée, dans *Divine*, déjà au niveau du *paratexte* : deux épigraphes, placées en exergue du roman, y recourent explicitement et informent sur le contenu. La première citation vient d’*Alice au pays des merveilles* de L. Carroll : « Il m’arrive toujours quelque chose d’intéressant, se dit-elle, lorsque je mange ou je bois » ; la seconde est tirée du *Miroir des âmes* d’Hadewyck d’Anvers : « L’âme n’est pas ivre de ce qu’elle a bu, mais bien ivre, et plus qu’enivrée, de ce qu’elle n’a pas bu et ne boira jamais ».

⁵La fonction *informative* de l’aliment a été mise en évidence par J. Ray (1936). Il y affirme qu’on peut facilement déchiffrer la psychologie et le statut social d’un individu simplement en observant comment et ce qu’il mange.

CAS », « une handicapée » à « qui on passe ses fantaisies par pitié » (D : 75) et qu'on ne prend pas au sérieux à cause de son poids excessif, jugé hors norme et inadmissible¹. Jeanne continue pourtant à se goinfrer, à satisfaire son corps énorme et à le déformer, car manger lui procure un grand plaisir, une joie sans pareille. Voici la liste de plats, commandés pour un dîner solitaire, un soir de cafard, qui rend merveilleusement compte des possibilités de son tube digestif :

Elle commanda de l'avocat aux crevettes, une tranche de foie gras, un panaché de poisson, des aubergines au parmesan. Elle commanda des noisettes d'agneau aux pâtes fraîches. Du saumon à l'oseille et, à la réflexion, une portion de saumon mariné à l'aneth. Du canard aux pêches, des blancs de poulet farcis. De la moussaka, de la salade de pommes de terre. Des fromages, des charlottes aux fruits, des brownies au chocolat. Et du vin : un Aloxe-Corton 82 qu'elle aimait, un Pouilly-Fuissé pour accompagner le poisson, un bordeaux qu'elle ne connaissait pas – sait-on jamais ? c'était peut-être ce verre de vin-là qui l'apaiserait –, un champagne dont elle ne boirait qu'une coupe, ne l'aimant pas : c'était une chance ultime à tenter, un billet de loterie (D : 129).

La description de ce menu abondant n'est pas une séquence diégétique futile ; sa fonction est, pour recourir à la taxinomie de G. Genette, *explicative*² sur le plan d'une approche psychologique du personnage : la pléthore de plats achetés révèle le plus grand faible de la femme, son vice majeur, c'est-à-dire sa gourmandise extrême qui frôle la pathologie. La façon d'en consommer le confirme à son tour : la commande arrivée, Jeanne se livre à son repas orgiaque, à « la grande bouffe », en savourant les plats et les vins, en les absorbant les uns après les autres, méthodiquement et sans hâte, pour faire durer le plaisir :

Et elle se mit à manger et à boire. Elle « attaquait », au sens propre, son repas. Elle procédait lentement, sans glotonnerie imprudente (indigestion est le contraire de la satiété) ; elle prenait une bouchée d'aubergines, la mâchait, la savourait... (D : 131).

Jeanne aime à tel point manger qu'elle en alimente ses rêves ; penser aux plats préférés lui permet d'oublier les tracas de la vie quotidienne et de s'absenter au pays des merveilles, par excellence, culinaires :

« Du Stilton, fort et moelleux, avec une salade composée et un bon pain de seigle ? On a beau dire, les choses les plus simples sont parfois celles qui... Des bûches tellement fraîches qu'on peut en manger indéfiniment sans s'en lasser ? Un foie gras aux raisins, avec une bouteille de Sauternes un peu écaurant et des toasts croquants, beurrés ? Et du gigot-flageolets, tout bêtement, la viande cuite au feu de bois comme chez Simonnet, et le jus... ». L'incantation dure, s'amplifie. C'est comme si elle voyait défiler sur sa table tous ces mets qu'elle aime, les dégustait et retrouvait, au-delà des saveurs les plus fines ou les plus fortes, une invincible faim [...] (D : 126-127).

Précisons que, pour cette grosse mangeuse, la quantité des mets va de pair avec leur qualité, ce qui est atypique des boulimiques qui se bourrent de tout : étant « difficile et même délicate en matière de nourriture » (D : 96), elle mange beaucoup, mais bien. Gâtée par sa grand-mère cuisinière, qui a consacré toute sa vie à la célébration du palais, Jeanne a la papille gustative particulièrement sensible et exigeante : elle ne touche pas à n'importe quelle mangeaille pour apaiser son appétit gargantuesque, mais choisit avec précaution épicier, boulanger, boucher ou d'autres fournisseurs de plaisir de la bouche qui offrent des denrées fraîches et de meilleure qualité³. Idem

¹L'obésité de Jeanne fournit un riche matériau pour l'étude du thème du corps à la fois biologique et social. Son cas stimule la réflexion sur la politique corporelle des sociétés occidentales et les normes esthétiques qu'elles imposent et sur l'image et la place de la femme dans le monde actuel.

²Sur les fonctions de la description, voir G. Genette (1981 : 162-165).

³Elle évite par contre les grandes surfaces qui vendent des produits insipides, congelés et souvent périmés. Jeanne échappe également à la cantine, où on sert « l'inévitable œuf mayonnaise huileux, le turbot congelé et, gâterie réservée aux enseignants, la coupe de fruits de la veille rajeunie d'une pointe de marasquin de cuisine : merci » et fréquente « de petits bistros sympathiques et pas chers, comme en trouve dans le XIIIe » (D : 83), où elle peut se régaler des plats et vins délicieux.

pour les gens : elle sélectionne soigneusement ses amis comme ses commerçants. D'ailleurs, pour Jeanne, la capacité de savoir se bien nourrir, de choisir des produits de qualité supérieure reflète parfaitement celle de savoir nouer des relations interpersonnelles. Une escalope mal coupée, achetée par son amie Evelyne, présente avec son mari Xavier « d'étonnantes analogies » :

Dès qu'on lui parle, le mari d'Evelyne semble plongé dans une buile chaude : il se contorsionne, se tortille, devient odieux par manque de naturel [...]. Il y aurait sans doute un moyen de le traiter qui le rendrait inoffensif [...], comme Jeanne se propose de faire pour l'escalope : au gril, écrasée entre deux plaques brûlantes, aucune sorcellerie ne l'autorisa à prendre l'aspect du sarment ni de la mandragore. Ce sera tout bonnement une bonne tranche de viande blanche, une grillade, insipide et sans venin, tout comme Xavier serait peut-être un mari passable entre d'autres mains que celles de la plaintive Evelyne (D : 47).

Comme le conclut l'héroïne, en attestant explicitement sa thèse sur la corrélation entre les habitudes alimentaires et les relations humaines, Evelyne « n'avait jamais su choisir ni ses bouchers, ni ses maris » (D : 47).

Le champ sémantique alimentaire sert également à caractériser d'autres personnages. De brefs propos ironiques qui les définissent se montrent très éloquents. Le roman en regorge : une voisine de Jeanne, Mme Larivière, lui rappelle « une tranche de jambon mince et sèche » (D : 39) ; la personnalité d'Evelyne – femme insipide et fanée – est par contre reflétée par son petit déjeuner : « le pain desséché, la confiture sans goût, voire le yaourt périmé » (D : 41) ; de potentiels candidats avec qui on tente de marier Jeanne, tous vieux garçons ou divorcés, sont qualifiés malicieusement par celle-ci de « déchets » (D : 41)¹.

Il en est de même dans *Le rire de Laura* où les notations alimentaires abondent : elles concourent toutes à décrire le rapport du héros, Théo Jacobi, à la nourriture et à compléter, par le biais de la métonymie, son portrait. Dr Jacobi est un quinquagénaire robuste et vigoureux, marié et père de deux enfants déjà majeurs. En tant que chirurgien renommé et chef de clinique, il a une situation matérielle et position sociale fort avantageuses. C'est un conquérant, vainqueur, héros, voire un homme de succès qui se place au-dessus des autres au sein de la vie intime, familiale, professionnelle et sociale². Par là, il devient l'exemple le plus emblématique de la masculinité hégémonique, dans le sens où l'entend R. Connell : l'homme qui domine non seulement les femmes, mais également d'autres types de masculinités « subordonnées », inférieures à la sienne³.

Cet homme « bien portant », genre « boucher de charme », est un grand gourmand (RL : 181, 173). Les gens s'étonnent et s'émerveillent de son appétit glouton qui le fait être qualifié d'« ogre » : recevant des malades et opérant du matin au soir, il accepte « deux soirs sur trois un dîner », rentre à deux heures du matin, se relève « dès l'aube en pleine forme pour dévorer un petit déjeuner copieux, des œufs, du jambon, un jus d'orange » (RL : 20). Sa voracité décontenance sa femme qui n'arrive pas à comprendre comment il peut découper « la viande humaine toute la journée » et « dévore[r] un grand steak après » (RL : 29). L'information sur la *carnivoracité* du pro-

¹Dans *Le rire de Laura*, Théo compare Laura, sa femme pleine de contradictions, au « feu et glace », c'est-à-dire à « une omelette norvégienne » (RL : 29).

²La description du protagoniste, livrée par sa femme, est à cet égard la plus évocatrice : « [...] la barbe fluviale jouant son rôle, le rembourrage savant de sa veste contribuant à donner cette impression de force de la nature, à laquelle il serait vain, et même un peu ridicule, de résister, comme au passage d'une tornade. Les tornades ont en général des noms de femme : lui, il s'affirme mâle de façon écrasante, le poil, la carrure, les diplômes, l'argent, et le travail donc, le prestigieux travail du chirurgien, et les symposiums, les séminaires, qu'il vient toujours de quitter, et qui sont dans l'ordre social l'équivalent du rembourrage... » (RL : 12).

³Pour R. Connell, il s'agit de « la masculinité qui occupe la position hégémonique au sein d'une certaine disposition des relations de genre, une position qui est toujours contestable ». La masculinité hégémonique constitue ainsi un type de masculinité particulier, qui est momentanément en position dominante et dont les différents acteurs institutionnels ou individuels s'efforcent de maintenir le rang face à la féminité et aux autres formes de masculinité, « subordonnées » ou « complices ». (1995 : 76).

tagoniste n'est pas non plus un détail anodin. Comme l'admet M. Chiva, dans *Les aspects psychologiques des conduites alimentaires. Social et identité*, l'aliment participe à l'acte de la création de l'identité : le sang ou la viande rouge sont « censés de donner la force et l'agressivité » (Chiva, 1992 : 437). Et celles-ci ne manquent pas à Théo. De plus, sa façon de manger cadre parfaitement avec son tempérament ardent : il quitte la table du petit déjeuner « sans se rendre compte qu'il la laissait saccagée, plus de pain, un demi-pot de marmelade dévoré, qu'il laissait plein de miettes (comment s'y prend-il, se demandait Laura, il plonge son pain dedans ? Et il a vraiment besoin de se servir de trois couteaux ?), la cafetière vidée en trois minutes » (RL : 21).

Notons que, dans ce roman, la nourriture n'est pas présentée uniquement au sens propre, matériel, mais aussi, et peut-être avant tout, au sens métaphorique. Le recours obstiné au motif de la dévoration met efficacement en lumière la personnalité du personnage, son appétit vorace d'apprendre, de découvrir le nouveau, de faire de nouvelles connaissances, bref, il révèle sa *libido sciendi* débordante :

Théo était de ces Méditerranéens rares qui gardent, avec l'acuité d'une intelligence cosmopolite, un appétit glouton de toutes les formes de la vie, et sous les apparences de la générosité, une rapacité levantine qui lui donnait un mystère ; il y avait en lui une caverne d'Ali-Baba où il accumulait les trésors acquis à bon compte, des sympathies bien placées, des fragments de culture soigneusement astiqués qui luisaient dans l'ombre de sa tonitruante personnalité. Il n'apprenait pas : il dévorait. Du professeur d'histoire naturelle qui était le père, de la dame d'œuvres qui était la mère de Laura et de Martine, il ne fit qu'une bouchée (RL : 48).

L'une de ses maîtresses ajoute que « l'action le nourrissait, et tout lui était bon, le savoir des autres, leur talent, leur sensibilité, leur ingratitude même, il engloutissait tout, son côté brocante, marchand de tapis, généreux et rapace à la fois » (RL : 20).

Son attitude envers le savoir et la façon d'acquérir de nouvelles informations sont également exprimées par l'association à l'ogre, à un géant fabuleux qui, dans la mémoire collective, véhicule l'idée de manger beaucoup et goulûment, voire de dévorer. La pertinence de ce rapprochement est attestée par la récurrence flagrante du verbe et de ses synonymes : avaler, engloutir, engouffrer, absorber ou assumer. Il est « un ogre en toutes choses : deux rencontres avec un critique et il était devenu cinéphile, son énorme mémoire engloutissait des dates, des titres, et vers minuit il courait à la cinémathèque voir vingt minutes d'un Eisenstein dont il se resservirait pendant dix ans » (RL : 20). Pour cet homme érudit, même son travail constitue un aliment dont il se repaît. Il se met à soigner ses patients avec voracité et plaisir, en se jetant « sur le dossier [d'un malade] comme sur une crème dessert » (RL : 174).

Idem pour *Divine*. La gourmandise de l'héroïne est autant intellectuelle qu'alimentaire, car Jeanne est avide de nouvelles expériences et connaissances dans la même mesure que des mets délicieux :

[Elle] était capable, sur un mot rencontré par hasard, de s'embarquer dans une aventure de l'esprit qui pouvait durer plusieurs mois. Ainsi l'art de la calligraphie, l'astronomie selon Reeves, les sagas islandaises, les techniques primitives l'avaient tour à tour captivée. Elle lisait, lisait : ce qu'on appelle communément « dévorer » (D : 144).

Tout comme Dr Jacobi, Jeanne Grandier possède un insatiable appétit de vivre qui s'harmonise parfaitement avec son appétit culinaire. L'insistance avec laquelle l'héroïne connote l'aliment à la vie, manger à vivre, est à cet égard évocatrice : « Elle est parfois victime de cette boulimie infantine qu'elle a devant la vie, qui veut tout, et tout à la fois, comme devant la carte d'un bon restaurant elle reste parfois paralysée par l'abondance offerte, accessible, et parmi laquelle, tout de même, il va falloir choisir... » (D : 21)¹.

L'aliment et le désir

Ce vocabulaire exprimant le besoin primordial de se nourrir sert aussi à dire une autre nécessité vitale. Pour F. Mallet-Joris, comme pour Freud et les naturalistes, tels Zola et Lemonnier, le ventre

¹Voir également pp. 96, 115.

représente « le lieu organique de tous les appétits vitaux, celui de la nourriture comme celui du sexe » (Mitterand, 2001 : 537).

. En effet, l'attitude de Théo envers l'aliment cadre d'une manière patente avec celle envers le sexe opposé. Dr Jacobi est l'incarnation parfaite de l'archétype du mâle : il est « fort, dur, indépendant, cruel, polygame, misogyne et dépravé » (Stoller : 151). Sa *libido sexualis* exubérante, qui le fait être considéré comme un « grand baiseur » et un « macho »¹ (RL : 173), l'entraîne à engloutir avec volupté les femmes, « les secrétaires, les traductrices, les documentalistes, les hôtesse, sa collègue spécialiste de la chirurgie esthétique, les jolies, les laides, les Américaines » (RL : 11), toutes, sans aucun égard à leur physique, caractère, âge ou instruction. Il les ingère comme ses repas : vite, goulument et sans se montrer difficile car, étant peu gourmet, il se contente de chaque mets. « Absorbant Sylvie avec une rayonnante indifférence, Théo est prêt à assumer aussi sa jumelle » (RL : 21). Il réduit ses nombreuses maîtresses au rôle d'un aliment, au « pain quotidien », à « la nourriture essentielle voracement avalée » (RL : 134), indispensable pour vivre. « Est-ce qu'on allait lui reprocher de ne pas rester sur sa faim ? », se demande-t-il, en réfléchissant sur son infidélité. L'onomastique vient parfaitement à l'appui de l'image de ce géant voluptueux et goulu : comme certains dieux grecs, Théo [du grec *theos* = dieu] a une sexualité débordante couplée d'un solide appétit qui le poussent à se livrer à la débauche autant gustative que sexuelle.

Si pour Théo l'amour physique constitue une nourriture, le « pain quotidien » incontournable à l'existence, à son bien-être et à son bonheur, pour Jeanne Grandier, au contraire, ce sont les plaisirs de la table qui subrogent ceux de la chair. Métonymiquement, l'aliment devient pour elle un substitut sexuel : il tient lieu de l'autre désir et compense la carence de relations intimes. Son opulent corps sensuel est avide de caresses, de baisers, de faire l'amour, mais Jeanne ne peut pas le combler, car elle n'a aucun amoureux², sauf un amant anonyme qui lui rend de temps en temps visite la nuit, en se glissant, nu, dans son appartement, pour la posséder en silence. Mais le sexe occasionnel avec l'inconnu ne l'apaise que momentanément et partiellement, parce qu'il n'assouvit que ses besoins physiques et point sentimentales (D : 66-67). La preuve, après « l'épisode », elle mange comme une folle, « sans savoir ce qu'elle mange. Des nouilles froides, un reste de salade, du pain rassis, des noix. Elle mange tout court. Elle mange la vie sans se demander si elle est bonne. Elle ne choisit pas. Son corps veut vivre, manger, faire l'amour » (D : 96). Finalement rassasiée par l'aliment, Jeanne va au « lit qui s'offre à elle, comme une table »³ (D : 96). Mais le lendemain, elle se réveille, solitaire et de nouveau affamée, avec seule la nourriture pour assouvir ses appétits. C'est ainsi que sa libido se tourne vers l'aliment, en fait l'ersatz de l'amour physique, chargé de satisfaire son corps « pour qu'il se tût », d'apaiser ce « dieu à l'énorme denture, maléfique mais puissant, le dieu-corps dont nous dépendons » (D : 33).

Dans le cas de Jeanne, l'aliment n'est pas censé combler uniquement le vide de rapports sexuels, mais aussi la carence affective. Abandonnée par sa mère, la petite Jeanne est élevée par sa grand-mère qui, pour compenser la pénurie d'amour maternel, la gave de plats succulents, « mêlant le porc et le caramel, la courgette et la menthe, l'œuf et l'ananas » (D : 157). Ainsi, la vieille cuisinière lui crée, « sous forme de soufflé ou de pièce montée », le microcosme d'un univers

¹Il est macho dans le sens latino-américain, c'est-à-dire valorisant. Cette notion n'est pas univoque : dans la langue espagnole, elle est positive, appréciative, car elle définit un homme hyperviril, courageux, respectable, responsable, bref un patriarche ; dans l'anglais, elle est par contre réprobative, car elle connote brutalité, amoralité, licence sexuelle et chauvinisme. (Z. Melosik, 2006: 149).

²Son corps énorme, « corps-abri », la déssexualise, déféminise même, pour la protéger contre la grossesse non désirée dont elle est le fruit, « un accident », « une maladie » (D : 32-33).

³Les connotations du lit à la table, voire des plaisirs charnels à ceux du palais, fourmillent dans le texte et ne concernent pas seulement l'héroïne. D'autres personnages en fournissent les comparaisons éclairantes. Par exemple Evelyne, qui apparemment offre un contrepoint à son amie Jeanne car elle est mince, mange peu et mal, est obsédée par le désir sexuel pour son mari, comme Jeanne par le désir de nourriture. Toutes les deux se mettent au régime au terme du récit et retrouvent, dans la privation alimentaire (Jeanne) et sexuelle (Evelyne), de la satisfaction et la sensation de bien-être.

savoureux, « sans faille et sans illusions », qu'elle n'avait qu'à absorber (*D* : 157)¹. Mais quelques années plus tard, la femme meurt et sa petite-fille, en réalisant que « personne ne la nourrirait plus », décide de « se nourri[r] elle-même et se nourri[r] bien » (*D* : 42). Même trop bien car, ne gérant absolument pas cette double perte², que Freud appelle « deuil impossible » ou « mélancolie » (Freud, 1985 : 147-174), elle s'adonne à moult excès qui est, nous dit la psychanalyse, une forme d'autodéfense maniaque³, se manifestant généralement par les troubles alimentaires résultant du déni de la vie psychique et par une tendance à l'exagération. Ainsi l'aliment devient-il une panacée de l'absence de la mère et de la grand-mère ou, pour emprunter un terme à A. Nothomb, atteinte elle-même de la maladie du deuil (voir aussi Lambert-Perrault, 2011 ; Wrońska, 2010 : 293-301), à la « surfaim », c'est-à-dire au « manque effroyable de l'être entier, [de] vide tenaillant » (2004 : 23). Les vertus apaisantes du manger sont faciles à prouver. En ce lieu, faisons appel à l'impressionnante scène de la « grande bouffe » (évoquée déjà) qui suit la querelle avec une étudiante avec laquelle Jeanne s'est montrée méchante (129-133). Dégoûtée par son comportement, elle tente d'oublier l'épisode, de le refouler, et cherche à se consoler en se gavant. Mais la femme prend enfin conscience que la nourriture n'est pas l'antidote à son mal qu'elle pensait avoir trouvé (Petit, 2005 : 232). Ses effets ne sont que passagers : la faim revient et, avec elle, le vide, l'accablement, le désespoir. Le manger n'est donc qu'un palliatif qui atténue les symptômes d'une maladie sans agir sur sa cause. Un palliatif dangereux, nocif car, comme les opioïdes ou d'autres analgésiques, il est susceptible d'entraîner une dépendance. Effectivement, Jeanne est accro à la nourriture, une vraie *phagimane*⁴ qui ne peut pas s'en passer, comme un toxicomane ne peut pas se passer de la drogue. L'état dans lequel elle se trouve, affamée, rappelle manifestement celui d'un addict en manque :

*« Il faut que je mange tout de suite, ou je vais mourir ! Ce n'est pas seulement l'estomac secoué d'une nausée brutale qui l'exige, c'est le corps tout entier, crispé, parcouru de spasmes ; ce sont les dents, devenues sensibles comme une peau, qui veulent mordre malaxer ; ce sont les mains qui cherchent, qui tremblent ; le cerveau perdu qui exige de retrouver une prise sur la réalité, n'importe laquelle, la plus simple, la plus brutale. Echapper au vertige, au vide : manger. Survivre à l'insoutenable angoisse, survivre à n'importe quel prix, à n'importe quel poids : manger. S'assurer qu'on est là, que tout n'est pas, autour de nous, fuyant, inconscient, brouillard, nuée : manger. La pulsion, le sein, l'élan premier vers la vie (tant de fois blessé, freiné – irréprensible) : manger » (*D* : 125).*

Cette crise engendrée par la faim amène la femme à la réflexion sur sa dépendance pathologique de la nourriture, son poids excessif, ses défenses maniaques pour se ressaisir. En analysant avec lucidité sa situation de « possédée » par la nourriture (*D* : 125), Jeanne décide de se mettre au régime, perdre du poids, plaire à Didier (collègue dont elle est secrètement amoureuse) et son projet s'accomplit.

¹Et de nouveau, l'amour est exprimé par l'association à la nourriture : la grand-mère gorge sa petite-fille de tendresse et de soins comme de ses plats savamment concoctés. Par contre, l'absence de l'amour maternel va de pair avec l'absence de la nourriture : la mère de Jeanne, Gisèle, ne sachant ni cuisiner ni apprécier les plaisirs de la table, abandonne le bébé à l'office, sous prétexte de ne pas réussir à le nourrir.

²En analysant ses relations avec les deux femmes, Jeanne fait pourtant une distinction entre les termes « la perte », « l'absence » et « le manque ». Ses réflexions révèlent nettement qu'elle souffre du manque de la mère et qu'elle est atteinte de la maladie du deuil maternel : « Ludivine ! [la grand-mère] Douleuse perte. Mais plus terrible le manque. [Celui de mère] L'absence. Non pas l'absence, car l'absence est perte encore, a un contraire. Ce qui n'a jamais été : cette fenêtre condamnée dans le couloir de notre enfance » (*D* : 213).

³Selon M. Klein, qui s'est occupée de la dimension phagique (dévorer/retenir-expulser) de la relation bébé-mère, l'absence de la mère constitue le « deuil primordial » et sert de modèle à tous les deuils successifs que l'individu mélancolique connaîtra dans sa vie, lorsqu'il sera confronté à la perte d'une personne ou d'un objet qui lui sont chers. (Klein, 1976 : 341-369).

⁴Terme que nous avons créé de phasos – phagie, de phagein qui veut dire, en grec, « manger » et de mania « folie ».

De l'alimentaire au spirituel

Jeanne maigrit et réussit à tirer profit de son jeûne : c'est dans la faim, dans l'abstention, qu'elle retrouve, paradoxalement, la satiété et « de la privation fai[t] richesses » (*D* : 215). La maîtrise de soi-même, la force de ne pas se laisser dominer par les désirs, la délivre de l'esclavage alimentaire et lui rend le libre arbitre. La perte du poids de l'héroïne est compensée par l'acquisition de la clarté d'esprit et de la volonté. Son involution corporelle, physique, voire son amaigrissement, donne le branle à son évolution spirituelle¹ et philosophique. Son régime devient donc une conquête de la liberté, de l'amour, du savoir et, finalement, du bonheur.

Théo attribue à l'aliment une fonction complètement différente. Pour ce médecin de carrière, le rôle primordial de l'aliment est de nourrir le corps, de le maintenir en bonne forme et santé, car c'est grâce à cette enveloppe charnelle que l'homme peut vivre ; bref, il lui octroie une fonction vitale. Il le manifeste non seulement dans son attitude envers la vie, mais aussi dans le lexique auquel il recourt dans ses propos sur la guérison des malades. En parlant de leur traitement, Théo connote explicitement l'action de manger à celle de curer, de guérir, de rendre la santé, voire la vie : « Pour lui, prendre quelqu'un, le bourrer de cachets, le truffer de piqûres, goutte-à-goutte et compagnie, de le galvaniser même [...], c'est quotidien. C'est son job » (*RL* : 174). Ce lien inséparable entre la nourriture et la vie est renforcé par l'association de la faim à la mort, figurée par le personnage d'Ophélie², une anorexique soignée par Dr Jacobi. Ne trouvant plus le goût à la vie, elle y renonce et se condamne au suicide à échéance : son refus d'exister engendre le refus de manger. Tentée par le vide auquel elle ne peut résister, Oph désire se fondre dans le néant, être rien, diaphane. La faim et la mort forment donc un couple osmotique.

Pour ce jouisseur épicurien, la fonction vitale, physiologique, de l'aliment est intrinsèquement associée à la fonction hédonique, psycho-sociale, présumée procurer une sensation de bien-être tant physique que mentale. Théo donne un sens particulier au corps et aux « nourritures terrestres » qui le réjouissent, parce qu'il est conscient de la fragilité, de la « précarité »³, comme disait Montaigne, de l'existence humaine et veut en profiter pleinement, en en savourant chaque moment, d'autant plus qu'« on a qu'une vie » (*RL* : 195). Et un corps sain y est indispensable. C'est pourquoi, en tant que médecin, il le soigne – le sien et celui des autres – avec un « acharnement thérapeutique » (*RL* : 175). Mais une fois le corps guéri, Théo passe à développer chez ses patients la faim de la vie, car celle-ci, comme l'a admirablement formulé A. Gide, est « un fruit plein de saveur sur les lèvres pleines de désir » (Gide, 1971 : 244), fruit qui n'a pas de qualité par lui seul, mais par l'envie qu'il inspire.

F. Mallet-Joris partage la considération de Condillac qu'il faut « partir du corps pour arriver à la pensée » (Tran Ba Huy, 2000 : 89). D'évidence, dans ces deux romans, les attitudes alimentaires sont des attitudes philosophiques : Théo est un joyeux épicurien qui chérit les plaisirs charnels ; Jeanne, par sa son régime draconien et sa lutte contre les exigences du corps, s'évertue à pratiquer une ascèse pascalienne. Quelle voie est juste ? La réponse n'est pas facile ; elle s'avère même impossible, ce qui est d'ailleurs typique de F. Mallet-Joris qui n'articule jamais ses romans autour d'un manichéisme simpliste où tout est bien évident, clair et distinct mais, au contraire, nuancé,

¹Nous faisons abstraction ici de la question de la portée métaphysique du roman car, d'un côté, elle dépasse le cadre de notre étude, de l'autre, elle a été suffisamment analysée par S. Petit. Celle-ci compare Jeanne à des mystiques comme Hildegarde de Bingen, Hadewijch d'Anvers et Lidiwine de Schiedam, son homonyme, dont on dit qu'elle n'a rien mangé pendant les dix-neuf dernières années de sa vie. La chercheuse admet que le parcours diététique de l'héroïne est aussi religieux : c'est dans le vide, qui est d'abord le vide de l'estomac et du réfrigérateur, qu'« elle voit Dieu ou plutôt l'absence de Dieu qui confirme son existence. [...] Pour Jeanne, le Christ est "Le Fils de la faim", il savait que la faim ne pouvait être jamais satisfaite mais, pour ne pas faire peur aux enfants – "connaître Dieu c'est perdre son enfance" –, il s'y est offert pour qu'on le mange pendant la communion. Le Christ nous empêche de voir que dieu est la faim elle-même, "absence de toute nourriture" » (Petit, 2005 : 236).

²Son patronyme n'est pas non plus dû au seul hasard : il renvoie à la « fille qui s'est noyée », tandis que son diminutif « Oph », est l'homonyme d'« off », associée inséparablement à « on » sur les boutons des machines électrodomestiques, et évoque la mort (*D* : 229).

³Cf. Montaigne, Essais, Livre III, chap. 13.

équivoque, mouvant. Les textes étudiés en constituent l'exemple le plus patent : les conduites des protagonistes – bien qu'antithétiques – semblent également bonnes parce qu'elles les rendent heureux¹.

En situant au centre de la narration deux personnages de gourmands et en faisant de l'aliment le thème majeur de ses romans, F. Mallet-Joris fait appel à la légendaire gourmandise des Belges, glorifiée par les peintres flamands et les écrivains naturalistes². Étant « synonyme de santé, d'abondance et de simplicité » (Brogniez, 2003 : 25) et, par là, connotée positivement, la gourmandise devient un trait national qui distingue les Belges des autres peuples et, en particulier, des Français³. Le Belge est un gros mangeur qui, comme le note Taine, « jouit et sait jouir » de la nourriture dont le sol flamand et wallon l'a généreusement pourvu : « La terre plantureuse lui fournit la nourriture abondante, viande, poisson, légumes, bière, eau-de-vie ; il mange, boit abondamment et, en Belgique, l'appétit germanique, en se raffinant sans s'amoindrir, devient sensualité gastronomique » (Taine, 1869 : 2). Par cette attention portée aux plaisirs de la table et de la chair, à l'esthétique du gras, du matériel et de l'excès, F. Mallet-Joris affirme sa « belgité » dont l'exotisme⁴ nordique continue à séduire ses lecteurs.

BIBLIOGRAPHIE :

ARON, P., « Présentation », in ARON, P. (ed.), *Textyles, Les mots de la faim : les écrivains et la nourriture*, Bruxelles : Le Cri, no 23, 2003.

AUBIN, Marie-Christine, *Nourriture et société dans La Comédie Humaine (1793-1823)*, thèse de doctorat, Université de Manitoba, 1992.

BROGNIEZ, L., „Dévorer des yeux : les écrivains belges dans les « cuisines » de la peinture”, in ARON, P. (ed.), *Textyles, Les mots de la faim : les écrivains et la nourriture*, Bruxelles : Le Cri, no 23, 2003.

CHIVA, Matty, « Les aspects psychologiques des conduites alimentaires. Social et identité », in Henri DUPIN et al., *Alimentation et nutrition humaines*, ESF Éditions, 1992, pp. 436- 472.

CONNELL, Robert, *Masculinities*, Cambridge : Polity Press, 1995.

DENIS, Benoît ; J.-M. KLINKENBERG, *La littérature belge, précis d'histoire sociale*, Bruxelles : Labor, 2005.

FREUD, Sigmund, « Deuil et mélancolie », in *Métapsychologie*, Paris : Gallimard, 1985, pp. 147-174.

GENETTE, Gérard, « Frontières du récit », in *Communications*, Paris : Seuil, no 8, 1981, pp. 162-165.

GIDE, André, *Nourritures Terrestres*, Paris : Bordas, 1971.

KLEIN, Mélanie, « Le deuil et ses rapports avec les états maniaco-dépressifs », in *Essais de psychanalyse (1921-1945)*, Paris : Payot, 1976, pp. 341-369.

LAPLAGNE, Geneviève, „Françoise Mallet-Joris : « J'ai une passion pour les lettres »”, entretien, in *Famille*, septembre 1991, pp. 54-55.

LEMONNIER, C., *Salon de Bruxelles*, Bruxelles, 1866.

MALLET-JORIS, *Divine*, Paris : Flammarion, 1991.

¹Ce dualisme atteste également la sensibilité belge de la romancière, « la dualité de [son] tempérament flamand qui unit « un appétit pour la vie » à « une aspiration vers le mysticisme » (Laplagne, 1991 : 54).

²Cependant Jeanne et Théo ne sont pas belges, mais parisiens : elle a l'ascendance limousine, lui par contre levantine.

³Selon C. Lemonnier, promoteur acharné du mythe flamand, le formidable appétit, la corpulence, la force des hommes bien nourris et la fertilité des femmes aux « fortes mamelles » constituent des traits distinctifs de la « race » belge. (Lemonnier, 1866: 25).

⁴Selon B. Denis et J.-M. Klinkenberg (2005 : 104-109), l'exotisme flamand permet de valoriser des traits qui différencient les belges des autres francophones. Cette nordicité, exotique pour les français, « sert la littérature belge dans sa relation au centre parisien qui reste « détonateur du prestige symbolique le plus fort ». C'est bien en tant que différente – flamande, nordique, voire exotique – que la littérature francophone de Belgique a été acceptée à Paris à la fin du XIXe siècle.

32 AIC

- MALLET-JORIS, *Le rire de Laura*, Paris : Gallimard, 1985.
- MELOSİK, Z., *Kryzys męskości w kulturze współczesnej*, Poznań: Oficyna Wydawnicza Impuls, 2006.
- MITTERAND, Henri, Zola. *L'homme de Germinal (1871-1893)*, Paris : Fayard, 2001.
- MONTAIGNE, *Essais*, Livre III, chap. 13.
- NOTHOMB, Amélie, *Biographie de la faim*, Paris : Albin Michel, 2004.
- PETIT, Susane, *Femme de papier. Françoise Mallet-Joris*, Paris : Grasset, 2005.
- RAY, Jean (signé F. J.), « Dis-moi ce que tu manges », in *Le Bien public*, le 13 mars, 1936.
- SICOTTE, Gèneviève, *Le festin lu. Le repas chez Flaubert, Zola et Huysmans*, Montréal : Liber, 1999.
- STOLLER, Robert, « Faits et hypothèses : un examen du concept freudien de bisexualité », in Jean-Bertrand PONTALIS et al., *Bisexualité et différence des sexes*, Paris : Gallimard/Folio, no 359, pp. 135-155.
- TAINÉ, Hippolyte, *Philosophie de l'art dans les Pays-Bas*, Paris : Germer Baillièrre, Libraire éditeur, 1869.
- TRAN BA HUY, Patrice, « Odorat et histoire sociale », in *Communication et langage*, no 126, 2000, pp. 85-107.
- WRONSKA, Olga, « La faim, c'est moi » – l'identité narrative au féminin», in *Estudios Romanicos*, no 19, 2010, pp. 293-301.

SOURCES ÉLECTRONIQUES :

- LAMBERT-PERRAULT, Marie-Christine, « Le soleil noir d'Amélie Nothomb : Lecture psychanalytique de *Biographie de la faim* », in Post-Scriptum.ORG, no14, été 2011, www.post-scriptum.org, consulté le 15 juillet 2012.